

La géographie comme idéologie?

Gilles Sautter

Volume 29, numéro 77, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021717ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021717ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sautter, G. (1985). La géographie comme idéologie? *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 193–203. <https://doi.org/10.7202/021717ar>

Résumé de l'article

La géographie reproduit sur le mode scientifique un ensemble de façons de voir tirées de l'expérience commune de l'humanité. Déjà dans la Genèse, on peut déceler une conscience de l'espace. Mais c'est chez Descartes que l'on peut trouver l'archétype mental de la saisie du monde par les géographes. On en arrive ainsi à suggérer une origine à la « survalorisation » dans la tradition géographique, du contenant, de son étude et de celle des limites au détriment du contenu. Les fondements des liens étroits qui unissent l'État et les géographes sont ainsi identifiés. Les géographes ne se croient-ils pas au centre du monde? Ne sont-ils pas des observateurs qui tendent à substituer une image, une forme à la réalité? Ceci semble évoluer. La géographie bénéficie d'une idéologie de base, d'une certaine façon de conceptualiser l'espace, mais elle ne saurait avoir le monopole de son étude.

LA GÉOGRAPHIE COMME IDÉOLOGIE ?

par

Gilles SAUTTER

*Institut de géographie,
Université de Paris-Sorbonne, Paris, France*

RÉSUMÉ

La géographie reproduit sur le mode scientifique un ensemble de façons de voir tirées de l'expérience commune de l'humanité. Déjà dans la Genèse, on peut déceler une conscience de l'espace. Mais c'est chez Descartes que l'on peut trouver l'archétype mental de la saisie du monde par les géographes. On en arrive ainsi à suggérer une origine à la « survalorisation » dans la tradition géographique, du contenant, de son étude et de celle des limites au détriment du contenu. Les fondements des liens étroits qui unissent l'État et les géographes sont ainsi identifiés. Les géographes ne se croient-ils pas au centre du monde ? Ne sont-ils pas des observateurs qui tendent à substituer une image, une forme à la réalité ? Ceci semble évoluer. La géographie bénéficie d'une idéologie de base, d'une certaine façon de conceptualiser l'espace, mais elle ne saurait avoir le monopole de son étude.

MOTS-CLÉS : Espace, Bible, Descartes, limites spatiales, État, pouvoir, idéologie géographique.

ABSTRACT

Geography as Ideology

Geography reproduces scientifically a whole array of ways of seeing things drawn from the common heritage of humanity. In the Genesis, one can already perceive a conscience of space. But it is in the works of Descartes that can be found a mental archetype of the geographers' perception of the world. This leads to the suggestion of an origin for the overemphasis, in the geographical tradition, on form and limits rather than substance. The foundations of the close links between the State and the geographers are therefore identified. Don't geographers consider themselves to be at the center of the world ? Are they not observers that tend to substitute an image, a form to reality ? This seems to change. Geography still retains a basic ideology, a certain way of conceptualizing space but it should not have a monopoly over its study.

KEY WORDS : Space, Bible, Descartes, spatial limits, State, power, geographical ideology.

*
* *
*

Il n'est pas dans mon intention de discuter le terme « idéologie ». Dans mon esprit, ce mot signifie qu'une manière de penser réfère à un ensemble de notions organisées en un système plus ou moins cohérent. L'organisation sous-jacente peut-être explicite ou implicite. Dans le deuxième cas, elle se loge dans les profondeurs de la conscience

individuelle, sociale ou culturelle. C'est l'hypothèse que je formule au sujet de la géographie considérée comme un ensemble. À mon avis, la géographie reproduit et systématise, sur le mode scientifique, un ensemble de façons de voir tirées de l'expérience commune de l'humanité. Elle formalise ses objets en fonction d'une représentation cohérente de l'espace. Cette représentation tire sa force des attitudes mentales et des mythes fondamentaux sur lesquels elle s'appuie. Elle a souvent prétendu être la seule possible ou tout le moins légitime. On reconnaît là deux traits de nature « idéologique ». Dans certains de ses développements récents, la géographie a renoncé à cette représentation exclusive. Même quand elle admet d'autres manières de « penser » l'espace et les fait entrer dans ses analyses, ce n'est en général qu'un détour qui ramène à ses positions fondamentales. Ces positions ne sont en aucune façon le monopole des géographes. La géographie les partage avec d'autres géographies, qui ne sont pas faites par des géographes, et avec d'autres branches du savoir qui ne se réclament pas du mot « géographie ». Il est d'autant plus intéressant d'examiner ce qui peut se trouver derrière.

L'ESPACE DANS LA GENÈSE

Une lecture éclairante est celle de la Bible. *L'espace vécu chez le peuple hébreu* a déjà fait l'objet d'une remarquable analyse de Jean-Luc Piveteau (1976). La période considérée est celle du retour de l'exil, vue à travers les récits des Prophètes. Mais la conscience même de l'espace se manifeste aussi, dans la Genèse, à travers un processus d'engendrement successif et additif : d'abord la terre, puis le jour et la nuit, puis la mer et le firmament. Au terme de cette première série d'événements, l'espace est constitué, il s'offre au regard, il a reçu ses dimensions. Les étapes suivantes ne font plus que le remplir : apparition des végétaux, des astres, des animaux et enfin de l'homme. Le géographe n'est donc plus loin. Comment ne pas reconnaître, derrière ce récit, l'ébauche de la notion de base : celle d'un espace constitutif, à la fois antécédent et contenant ? À cette *phylogénie* de la création divine répond, dans l'ordre *ontogénique*, le mouvement même, indéfiniment répété, de la démarche géographique en présence d'un espace. Elle le situe, puis elle le garnit. Seule, la première étape a été évacuée : l'espace est tout constitué dans l'esprit du géographe en opération. La dernière étape, en revanche, est bien là : content de son œuvre, le géographe trouve un repos mérité... troublé seulement, depuis une trentaine d'années, par les discussions sur la nature et l'objet de la géographie. Mais ceci est une autre histoire. Revenons à la Genèse. Bien significatif l'épisode de Noë et de l'arche : tous les animaux de la création, « tout aliment qui se mange », mais l'humanité réduite à Noë et sa « maison », c'est la compression qui succède à la dilution. Et d'une certaine manière, la création qui se répète. Une innovation pourtant, capitale : cette fois, l'espace est clos, se définit par des limites, les parois de l'arche, vis-à-vis d'un extérieur indifférencié, puisque même les hautes montagnes, dit la Bible, furent recouvertes par les eaux. À l'intérieur, on ne peut que supposer un ordre, dans une co-existence pacifique qui a servi de thème à bien des œuvres profanes. Il est dit seulement que les animaux entrèrent par paires. Voilà en tout cas constitué le modèle *princeps* (dans l'héritage culturel que nous partageons) de l'unité spatiale. C'est un prototype que sous bien des formes, tantôt sans même y penser, parfois désespérément, ou en s'armant des méthodes les plus sophistiquées, bien des géographes s'emploient encore à retrouver, ou reproduire.

L'HÉRITAGE CARTÉSIEN

Rationalisé, explicité, l'espace des Hébreux resurgit dans les *Principes* de Descartes. Euclide en plus, mais Dieu toujours bien présent :

« Or, puisque Dieu ne nous trompe pas, pource que cela répugne à sa nature..., nous devons conclure qu'il y a une certaine *substance* estendue en longueur, largeur & profondeur, qui existe à *présent* dans le monde avec toutes les propriétés que nous connaissons manifestement luy appartenir. Et cette *substance* estendue est ce qu'on nomme proprement *le corps ou la substance des choses matérielles* ». Descartes combat ici « une façon de penser qui est en usage, à sçavoir qu'on n'entend pas qu'il y ait un corps, où on dit qu'il n'y a qu'une estendue en longueur, largeur & profondeur, mais seulement un espace, et encore un espace vuide, qu'on se persuade aisément n'estre rien ». Il lui paraît en réalité « aisé de connoître que la mesme estendue qui constitue la nature du corps, constitue aussi la nature de l'espace ». Ainsi, « les mots de lieu & d'espace ne signifient rien qui les différencient du corps que nous disons estre en quelque lieu, & nous marquent seulement sa grandeur, sa figure, & comment il est situé entre les autres corps ». Quand, « selon l'usage ordinaire... nous disons qu'un lieu est vuide, il est constant que nous ne voulons pas dire qu'il n'y a rien du tout en ce lieu ou en cet espace, mais seulement, qu'il n'y a rien de ce que nous présumons devoir y estre ». Le vide apparent de l'espace n'empêche pas qu'il « contienne une matière créée & une substance estendue » ; simplement les « organes de nos sens » n'en ont pas la perception. La preuve : il est impossible de concevoir une « extension sans *quelque* chose d'estendu, à cause que le néant... ne peut avoir d'extension » ; la distance elle-même « est une propriété de l'estendue, qui ne sçaurait subsister sans quelque chose d'estendu » (Descartes, *Principes de philosophie*, 2^e partie).

La conception cartésienne de l'espace a déjà été analysée. Son aspect le plus original, la « substantialisation du vide », a des implications architecturales et urbanistiques, comme cela a été récemment démontré (Boudon, 1978). Mais elle laisse à l'espace son caractère de cadre et de « support ». En conférant au vide apparent la même présence en quelque sorte solide qu'aux objets évidents, elle prive l'espace de toute élasticité. Les objets peuvent changer de lieu, mais leur « espace intérieur » reste le même. Dans le même lieu, il n'y a pas place pour deux corps, à moins que l'un présente des interstices où vienne se loger l'autre : c'est l'image de « l'éponge », utilisée par le philosophe. Les exemples donnés par Descartes — le bois, les pierres, une cruche, un vaisseau, etc. — renvoient au monde des « choses » familières, aux « objets » du langage courant. Mais c'est bien une conception générale de l'espace qui s'exprime, où prend place tout naturellement l'espace « enpaysagé » de la géographie.

L'importance accordée aux « corps », et la constante répétition du mot, font irrésistiblement penser à l'espace « concret » mis en avant par les plaidoyers pour la géographie. Il y a encore autre chose : l'intérêt exclusif que la démonstration cartésienne accorde au « visuel ». Dans le cas de figure d'un corps qui se déroberait à mesure que les mains s'en approchent, « l'attouchement » lui-même devient impuissant : la vue seule fait reconnaître en lui « une substance qui a de l'extension ». L'univers des géographes est lui aussi un univers matériel, substantifié, peuplé de « corps » réels ou virtuels (la substance spatiale qui peut être déplacée pour loger un corps nouveau). Comme celui de Descartes, il dérive de la vue, c'est un « espace-paysage ». L'un comme l'autre rationalisent une des formes de l'expérience courante : explicitement chez l'un, implicitement chez les autres. Cette rencontre doit avoir un sens. Peu de géographes, à coup sûr, ont lu Descartes. Il faudrait pouvoir suivre, dans le maquis de l'histoire des concepts, les cheminements de la pensée cartésienne sur l'espace, sa pénétration dans les esprits : longue recherche en perspective. Plus simplement, on peut faire l'hypothèse suivante — qui n'exclut pas la filiation — : l'expérience sensible du monde filtrée, d'âge en âge, par une même famille de structures mentales¹.

Nous n'en avons pas fini avec Descartes. *Les Principes* ne privilégient pas simplement les corps, mais se penchent avec attention sur la « superficie » qui les « environne », entendue comme « l'extrémité qui est entre le corps qui environne et celui qui est environné ». Le philosophe aura beau affirmer « qu'il ne peut y avoir aucuns atomes ou petits corps indivisibles » et que « l'estenduë du monde est indéfinie » ; entre l'infinitésimal et l'infini, ce sont les ensembles moyens et finis qui sont au cœur de sa représentation du monde. On peut se demander s'il n'y a pas là, en deçà du raisonnement philosophique, l'archétype mental de la saisie du monde par les géographes. La tendance irrépessible à décrire la surface terrestre en termes d'ensembles homogènes séparés par des limites y trouverait ses fondements. Les méthodes les plus élaborées de l'analyse mathématique ou graphique rejoindraient alors l'empirisme descriptif le plus traditionnel au service d'une même exigence de l'esprit, ou d'une classe d'esprits : ordonner la diversité *dans* l'espace en découpant et en catégorisant l'espace lui-même. Le texte de Descartes nous incite en outre à supposer, derrière la démarche des géographes, un transfert, avec changement d'échelle, de la représentation des objets dans le cercle familier de l'espace immédiat à celle des faits géographiques dans l'espace-paysage.

LA « SURVALORISATION » DES ESPACES DÉLIMITÉS

Le « passage aux limites », au plein sens de cette expression, consiste à « survaloriser » le contenant aux dépens du contenu, à fonder sur ses contours l'existence même d'un espace, et à faire de l'opération de délimitation un préalable à l'étude (au lieu d'un résultat éventuel à en attendre). Cette attitude, aux déterminations inconscientes, est aujourd'hui combattue. Elle a été beaucoup reprochée à la géographie française, particulièrement atteinte. Quelques bons esprits, même en France, l'ont critiqué : Pierre Gourou est du nombre. Ceci n'empêche pas l'approche par les contours de resurgir avec force, en faisant peau neuve, sous la forme de travaux d'écologie ou d'agronomie géographique. Diverses propositions ont été élaborées pour une « taxonomie des paysages, considérés dans leur extension spatiale ». Les notions de « pays » et de quartiers fondent ailleurs une réflexion débarrassée de l'héritage vieillot de la géographie « régionale ». Les géographes ne sont pas seuls à s'y intéresser. Entre les deux oscillations du pendule, la diversité ordonnée de l'espace n'est qu'en partie artificielle, il faut le reconnaître. Mais il est vrai que le fonctionnement même de l'esprit pousse à exagérer le rôle et la portée des coupures. C'est encore plus vrai quand il ne s'agit plus seulement d'analyser, mais d'agir sur l'espace. À propos des villes, l'architecte Philippe Boudon a bien montré la démarche urbanistique, quand elle s'efforce de créer du neuf, coincée entre deux démarches pareillement insatisfaisantes : transposer à l'échelle urbaine une forme qui n'a de sens qu'à celle des objets ; ou bien répéter indéfiniment le même modèle. Le graphisme même, sur le papier sans repères de la planche à dessin, ajouterait sa part de contrainte. Le plan modulaire, qui procède par addition de portions d'espace, artificiellement définies, entre lui-même dans une procédure plus générale, celle du « zoning », la séparation — mentale avant de s'inscrire sur le sol — des fonctions urbaines et des catégories d'habitat. Il y a là, en dépit des meilleures intentions, et des combinaisons qu'on s'efforce de faire harmonieuses entre les surfaces et les réseaux, comme une incapacité de base à concevoir l'espace et agir sur lui d'une autre manière.

À la lumière de ces remarques, bien des choses s'éclairent dans la littérature géographique. Et d'abord cette étrange prédilection, démontrée par la statistique, des

thèses de géographie française pour les montagnes, c'est-à-dire, des espaces qui s'isolent tout seuls. Par saturation progressive de l'espace national, et aussi par réaction contre les excès précédents, on en est venu tout de même à étudier des espaces marginaux ou incertains, des seuils, des franges, des avant ou des arrière-pays. Mais le modèle de l'espace régional substantifié par ses limites reste sous-jacent à bien des travaux même récents. Quand ce ne serait qu'à travers la notion « d'originalité », dont les auteurs cherchent souvent encore à créditer leur champ géographique de travail, au lieu de se borner à lui reconnaître (ou lui fournir) une identité. D'une façon générale, est bienvenu et parfaitement compris des géographes tout effort de la part des pouvoirs publics de nature à faire naître, ou surdéterminer, une entité spatiale : « région-programme », périmètre de planification, nouveau ressort administratif. Est refusé, ou considéré avec suspicion, le point de vue qui relativise la notion de région ou d'espace individualisé en la ramenant à une simple commodité, intellectuelle ou pratique. Dans deux cas, la « survalorisation » de la « spatialité différentielle » se manifeste de façon éclatante. D'abord celui des îles. Les îles du domaine tropical francophone ont pratiquement toutes eu leur thèse de doctorat d'État. Quand il n'y a plus eu d'îles de taille et de population suffisante, on s'est « attaqué » aux archipels isolés, ou aux îles de statut linguistique différent. Dans le cas des Nouvelles-Hébrides, où le travail est en cours, il débouche de manière particulièrement intéressante sur une triple négation de l'espace insulaire : les îles secrètent, pour ainsi dire, même les petites, la différenciation sociale de leur espace interne ; les systèmes de connaissance, de communication et d'échange mettent en relations privilégiées non les parties d'une même île, mais des façades ou des portions d'îles différentes ; le complexe insulaire, enfin, exprime par sa diversité intérieure bien moins le fractionnement physique de l'archipel que la variété culturelle du monde mélanésien qui l'englobe. L'autre cas concerne les unités de base du monde rural, et l'obstination des géographes français à imposer l'usage du terme « finage » dans des espaces agraires où il n'a que faire, notamment une bonne partie du domaine tropical africain. Finage, étymologiquement, renvoie à « limite », c'est toute la question : un espace, un territoire collectivement géré, et surtout, fini, borné. Quand il n'y a ni fixation, ni limite, ni communauté gestionnaire, le mot sert tout de même car il véhicule le type d'espace approprié à l'inconscient des géographes.

Pas des seuls géographes, d'ailleurs, car la conception territoriale de l'étendue déborde largement la discipline. Il y aurait un volume à écrire sur le rôle descriptif (voire politique : cf le « bassin du Congo » et le partage de l'Afrique) du « bassin hydrographique » au siècle dernier, dans une géographie qui n'était pas encore, ou à peine, celle des géographes. De pair avec la valorisation spatiale des entités de drainage, rappelons encore la représentation linéaire des reliefs, sur les lignes de partage des eaux, qu'il fallait faire exister, au moins sur la carte. Pratiques oubliées ? Pas tant que cela. On en a l'équivalent aujourd'hui, au bénéfice des continents, autres ensembles en continuité territoriale, plus nettement encore définis par leurs limites. C'est le cas des îles, mais transposé à une échelle qui est celle des préoccupations mondiales. On en arrive, au nom des solidarités de la terre ferme, entourée de mers ou d'océans, à ne plus voir dans le Maghreb qu'une portion de l'Afrique. Oubliée la Méditerranée, et les liens noués, par-dessus elle ou par son intermédiaire, depuis un passé reculé, entre les pays riverains. Ne fût-ce que comme auteurs de manuels, les géographes emboîtent le pas.

RAPPORTS ENTRE LA GÉOGRAPHIE ET L'ÉTAT

Nous voici aux confins du politique, et ce n'est pas un hasard. L'État aussi se définit, d'abord, par ses limites. C'est le thème majeur d'un récent ouvrage de l'architecte Virilio (1976), celui de la « linéarité ». L'État romain, puis moderne, s'érige sur le même modèle : celui d'un cercle autour d'une « finité géométrique sienne ». Le « mur-frontière » enferme une « totalité intérieure » vidée de son contenu, et d'abord de sa diversité. La « forteresse-État » n'enferme « que du vide et ne peut donner que des ordres, de l'organisation ». Il finit par ne plus y avoir qu'une « figure, indépendante du temps et de l'espace humanisé, qui sont des peuples, des rois, des empires... ». Un pas de plus est franchi avec la menace nucléaire : de la frontière qui entoure, on passe au « littoral vertical », qui se trouve partout et nulle part. « La territorialité se détruit alors elle-même, c'est la disqualification absolue de l'ensemble géographique ». Derrière ces citations, le lecteur devine une pensée très forte et un langage superbe, au sein du courant anti-étatique suscité par les excès mêmes de l'État. Mais il est vrai, en tout état de cause, que l'État c'est d'abord un ressort : un champ d'action dans des limites territoriales. Il en va de même des sous-espaces administratifs, à l'intérieur des territoires nationaux. Alors se pose la question : que doit la pensée géographique, dans sa spontanéité présente, à une longue cohabitation avec l'État, ses impératifs et son langage ?

Dans un pays comme la France, imprégné de longue date par le discours et la pratique d'une monarchie, puis d'une république centralisatrices, à coup sûr beaucoup. Là encore, la filiation reste à établir, à tout le moins à préciser, des géographes-philosophes du XVIII^e siècle aux géographes-aménageurs d'aujourd'hui en passant par les géographes-observateurs du XIX^e siècle, puis par ceux qui ont servi de conseillers aux négociateurs du traité de Versailles. Une ligne annexe pourrait s'attacher aux rapports ambigus qui se nouent entre la géographie (pas seulement celle des géographes) et l'État au sujet des frontières : rôles et attitudes vis-à-vis du mouvement des nationalités et, depuis les grands règlements intervenus en Europe, des divers irrédentismes². Au terme du processus, je suis en tout cas frappé de constater à quel point le moule étatique infléchit la réflexion géographique. Pas ouvertement, délibérément, mais d'une manière tellement intériorisée qu'elle semble aller de soi. La géographie se réduirait-elle à une idéologie de l'État ? Son discours serait-il un discours du pouvoir ? La thèse a été récemment soutenue (Chatelain et Jarreau).

C'est un fait, d'abord, que la plupart des manuels s'attachant à une part d'espace d'une certaine dimension géographique, le font dans un cadre national. Contraintes de la langue, du public, particulièrement du public scolaire ? Certainement. Mais comment ne pas être étonné du succès relativement modeste obtenu par un des meilleurs livres de langue française, paru ces dernières années : l'admirable *Europe rhénane* d'Étienne Juillard (1968) ? Son tort, et ce qui l'a peut-être empêché de devenir un best-seller, c'est d'avoir défini son domaine et raisonné à cheval sur six États différents, dont les deux principaux ne sont que très partiellement pris en compte. Mais ce serait certainement aller trop loin que de croire la démarche géographique façonnée, au moins en Europe occidentale, par le long commerce des géographes avec l'État. De l'État et de son discours, la géographie retient ce qui va dans le sens de ses racines profondes. Autrement dit, le territoire, et son enfermement spatial. Mais en termes de contrôle effectif de l'espace, l'État se manifeste souvent très au-delà, ou reste en deçà de ce sanctuaire géographique. Les géographes semblent avoir de la peine à se le représenter tel qu'il est : comme une entité capable, suivant le cas, de

déborder les limites inscrites sur le sol, ou de ne même pas remplir l'espace national. Ils s'attachent au « pays », mais formalisent difficilement l'autre nature de l'État, système ouvert sur l'espace terrestre, agissant par réseaux de toutes sortes, et lui-même toujours plus ou moins profondément « pénétré ». C'est un ministre, et pas un géographe, qui a écrit « que toute politique extérieure et militaire est avant tout géographique » (Marcellin, 1978).

Les géographes se retrouvent à leur affaire dans le cadre national. Ici s'ouvre un nouveau chapitre : celui des rapports de la géographie et du pouvoir. On tombe alors sur d'autres aspects, originaux, de l'idéologie géographique. Une attitude résolument fantasmatique a longtemps marqué la géographie, et continue de le faire jusqu'à un certain point : une sorte d'identification irresponsable au rôle du créateur. Le géographe se prend pour Dieu-le-Père : comme celui-ci, il ordonne le monde à partir du néant, du chaos originel. La diversité du monde est constatée, inventoriée, transformée en harmonie par la magie des inventaires et des descriptions. Il y a là comme un soubassement très profond. Géographe avant la lettre, du Bartas, dans son célèbre poème *La Semaine*, consacré à la création, comparait Dieu contemplant son œuvre « à un peintre admirant son tableau achevé ». Ce tableau était décrit « sous la forme d'un paysage complet, *résumé du monde* ». Dans la grande édition folio du poète, les illustrations font voir « continuellement une grande figure, celle de Dieu le Père, qui survole et anime un paysage toujours différent » (Bellenger, 1977). *Mutatis mutandis*, n'est-ce pas là un peu l'image, et le sentiment intérieur, du géographe ordonnant les paysages et les espaces ? L'innocence de cette géographie re-créatrice, mimétique des commencements du monde, n'a guère survécu à la dernière guerre, et à la vague d'activisme qui s'est emparée, après 1950, de la profession.

Ne se contenant plus du pouvoir par procuration, et de l'estime méritée par leurs meilleurs travaux, bien des géographes ont alors mis la main à la pâte. Sollicités, ès qualité, de participer à la mise en ordre des espaces nationaux, ils se sont lancés à corps perdu dans une géographie qualifiée tantôt « d'appliquée », tantôt de « volontaire », quelquefois simplement « d'utile ». En actes ou simplement en paroles, quelques-uns ont décliné l'offre, perpétuant ainsi l'angélisme de la période précédente, mais lui donnant aussi, pour certains, une coloration politique de refus. Voici comment les choses sont décrites, à retardement, par les auteurs d'un texte à vrai dire furieusement anti-géographique :

« Une voie royale, celle de l'aménagement, semble s'ouvrir. Enfin, soupirent-ils (les géographes), l'état s'intéresse à la lettre, à l'espace, à notre domaine privilégié ; à nous les études appliquées, nous allons être maîtres d'œuvre dans notre environnement, nos régions, nous allons organiser et non plus décrire... (Cet) appétit de pouvoir se soldera par un marché de dupes : c'est l'appareil d'état qui absorbera la substantifique moelle géographique, ne laissant aux professeurs que quelques os à ronger » (Chatelain et Jarreau).

C'est bien ce qui s'est passé en France, à propos des régions et de la régionalisation : « Le géographe, politique implicite, puisque son objet est le *territoire*, découvre que les politiques se sont emparés de la chose » (ibid.), et se trouve dès lors dans une position fautive.

À coup sûr, il y a du vrai dans ce raccourci ironique. Mais la réelle signification est plus profonde. Elle met en cause, chez les géographes, une sorte de dualité dans l'accès mental à la notion de territoire. D'un côté, comme j'ai essayé de le montrer, les espaces sont appréhendés globalement, en tant qu'objets à face lisse. Cette vue, qui « chosifie » les territoires, implique un mouvement de l'esprit allant de haut en bas, du plus grand au plus petit, de l'enveloppe au contenu. Elle fonde les représentations

spatiales liées à l'appareil d'État, et facilite la communication entre géographes et représentants du pouvoir. Ce n'est sans doute pas tout à fait un hasard non plus si, en France et dans les pays francophones d'Afrique en tout cas, cette petite discipline qu'est la géographie a fourni un nombre appréciable de ministres (et de hauts fonctionnaires à vocation territoriale, tels que les recteurs). Mais en même temps, et presque contradictoirement, le géographe est toujours l'homme d'un lieu : celui qu'il habite, celui de son enfance (où s'est forgée son expérience propre de l'espace), celui où il se trouve, où le mène sa recherche. Sans doute pourrait-on en dire autant de n'importe qui. Mais tout le monde ne devient pas géographe. Je fais l'hypothèse que cette vocation particulière dérive, au moins pour une part, d'une expérience des lieux plus forte, ou plus précoce, à vigoureuse coloration affective, génératrice de plaisir.

LES GÉOGRAPHES AU CENTRE DU MONDE ?

C'est ce qui fait selon moi des géographes les interprètes naturels d'un sentiment plus ou moins unanimement partagé : celui d'être au centre du monde, d'un monde qui s'ordonne autour de soi. En cela, ils continuent d'agir aujourd'hui comme les prêtres des plus vieux rituels, des plus vieilles représentations du monde. Le «symbolisme cosmologique» qui place «la maison au centre du monde» se «retrouve dans tout maison, hutte ou tente des sociétés traditionnelles» (Eliade, 1978) : il traduit, en termes religieux, «l'expérience existentielle *d'être dans le monde*, plus précisément le fait d'être situé dans un monde organisé et signifiant» (ibid.). La maison, le lieu où l'on vit, participe au même titre que le temple, et à un niveau plus large la cité, à l'opposition entre «un espace sacré, donc fort, signifiant» et «d'autres espaces, non sacrés et, partant, sans structure, forme ou signification» (ibid.). Ainsi, «l'expérience religieuse de la non-homogénéité de l'espace est une expérience primordiale, comparable à la création du monde. C'est la cassure de l'espace qui permet que le monde devienne, car elle révèle le point fixe, l'axe central de toute orientation future» (ibid.). On le retrouve aux quatre coins du monde, matérialisé aussi bien par le poteau central de la tente mongole que sous la forme de l'ouverture dans le toit, qui dans la maison chinoise traditionnelle «assure la communication avec le ciel» (ibid.).

Mircea Eliade n'a rien d'un géographe. Son témoignage est d'autant plus révélateur : «un seul et même symbole cosmologique formulé en termes spatiaux, architectoniques, informe la maison, la cité et l'univers» (ibid.). Le langage du géographe n'est plus le même. Mais son rôle reste celui d'un desservant laïc : rendre le monde compréhensible à ceux qui en occupent nécessairement le centre. Et d'un porte-parole : plaider auprès des instances de l'État, affirmer la légitimité d'une vision multi-centrée du monde, se faire l'interprète des lieux et des habitants, dans leur multiplicité et leur diversité. C'est cette vocation, en filiation et en correspondance avec les plus vieux mythes destinés à rendre le monde intelligible, qui rend la géographie dérangement. Davantage encore quand, dans la même ligne, les géographes se font les redresseurs de torts, dénoncent «l'injustice spatiale». L'effort pour comprendre le monde, et surtout le construire, dans l'espace, sur le mode centrifuge, fait obligatoirement figure de contestation. Il ne heurte pas seulement, de front, une autre «saisie» de l'espace, sur quoi se fonde la nature de l'État moderne. Il suppose aussi une société autorisée à se construire de bas en haut. Tout le problème de la communication entre le pouvoir central et les communautés, ou collectivités régionales et locales, de leur rôle politique respectif et de leurs ajustements, se trouve alors posé. Qu'ils le veuillent ou non, de par leur héritage conceptuel et les archétypes qui les gouvernent, les géographes sont profondément impliqués dans le débat.

Leur relation au pouvoir a pris, depuis la dernière guerre, une autre forme encore. De tout temps, la géographie a été fascinée par les hauts lieux et la vue depuis les sommets. Là encore, en creusant un peu, on se retrouverait en pleine cosmogonie. Plus simplement, au plan des attitudes psychologiques significatives, le paysage vu des cîmes, c'est René sur l'Etna, voyant la Sicile « resserrée comme un point » à ses pieds, et « la mer déroulée au loin dans les espaces » (Chavy, 1977). Escalader la montagne, c'est toujours un peu rechercher « la grandeur du héros solitaire se détachant sur arrière-plan d'infini » (ibid.). On n'en finirait pas d'énumérer les citations. Mais il est certain qu'il y a chez le géographe dominant un paysage quelque chose du sentiment de Fabrice del Dongo, jouissant dans sa prison, à cent quatre-vingts pieds de haut, d'un plaisir ambigu : celui du « spectacle sublime » qu'il a sous les yeux, mais aussi l'agrément de « voir sans être vu », et la « satisfaction de haute surveillance sur l'univers » (Durand, 1970).

Ces jouissances mêlées et un peu suspectes, en marge du plaisir franc de voir, n'altèrent-elles pas quelque peu l'image studieuse et innocente du géographe lancé dans la télédétection et la photo-interprétation ? Une sorte de miracle s'est produit au lendemain de la dernière guerre avec les « missions » aériennes et les mosaïques photographiques : le miracle s'est répété et amplifié quand les images, réelles ou potentielles, prises de l'espace par des satellites, sont devenues accessibles au public. Le miracle consistait dans la brusque matérialisation de l'image idéale du paysage que les géographes avaient en tête (et dont les premiers voyages par air, les premières photographies obliques ou verticales ne donnaient encore, à la génération précédente, qu'un aperçu furtif ou fragmentaire). Les non-géographes, les professionnels de l'aménagement sortis des écoles d'ingénieurs, les vulgarisateurs de tout poil ont eu alors une véritable « révélation » de l'espace. Un espace qu'ils découvraient littéralement, sans en avoir fait l'apprentissage au sol, ou simplement par le travail sur les cartes. Il en est résulté des textes délirants, dont un récent numéro de *l'Espace géographique* donne un aperçu significatif :

« Selon certains auteurs, il aurait fallu attendre ces images spatiales pour découvrir que "la Garonne apporte beaucoup d'alluvions", pour découvrir "la continuité entre la zone industrielle française et la zone industrielle belge" et dans la foulée, "alors que par ailleurs elles révèlent l'existence d'un véritable désert entre cette zone et la région parisienne" » (Pinchemel, 1978).

À se demander s'il existait des atlas ! Je regrette de dire que d'authentiques géographes ont participé à ce délire. Mais je m'empresse d'ajouter que la majorité ont gardé la tête parfaitement froide : tout en faisant un immense effort pour maîtriser la technique nouvelle d'acquisition et de manipulation des images, ils ne voient en elle qu'un outil plus perfectionné mis à leur disposition.

L'idéologie n'est ni dans l'excès de naïveté des uns, ni surtout dans la maîtrise des autres. Elle se loge dans l'écran que les spécialistes dressent, en confondant l'image avec les réalités d'un espace, entre une société et ceux qui prennent en charge ses besoins et son avenir. À cet égard, les géographes sont loin d'être sans péché. Vétille que « l'altière satisfaction » de voir le monde à ses pieds, comme l'écrit Durand en parlant du héros stendhalien. Mais le « voir sans être vu » conduit littéralement à « gommer » les hommes (et avec eux la société), qui d'une telle hauteur ne se voient plus. À la faveur des satisfactions que procure la technique, un double et coupable transfert s'opère de l'espace familier, vécu, collectif, objet d'une grande richesse de représentations et manipulations sociales, sur le paysage qui est déjà tout autre chose ; puis du paysage sur son image infiniment appauvrie. Le processus est celui d'une véritable réification, comme diraient les marxistes, à ceci près que dans ce cas,

les hommes, leur interaction sociale et leurs rapports ambigus aux lieux sont solidifiés en espaces. Le dialogue se fait avec le papier, les écrans de visualisation. Il y a proprement rencontre avec l'idéologie de l'État moderne, qui consiste à gouverner les hommes par le truchement de l'espace. À défaut de pouvoir réduire la diversité des espaces, mieux vaut avoir affaire à l'image à plat qu'à la réalité sociale, concrète et résistante de cette diversité. Les apparences se laissent gouverner, ordonner, aménager, planifier sans problèmes. Vis-à-vis du système de pouvoir, l'image aérienne ou spatiale remplit une case analogue ou complémentaire de celle du chiffre statistique. Les géographes, certes, ne s'identifient à ce point de vue que par accident individuel. Mais les gratifications tout à fait particulières, le pouvoir symbolique qu'ils retirent du jeu des images en font des donneurs d'alibi.

L'IDÉOLOGIE GÉOGRAPHIQUE DE BASE

J'ai essayé de montrer, dans ce qui précède, en quoi consiste l'idéologie géographique de base : une certaine façon de conceptualiser l'espace, et de s'en servir, dans tous les sens du mot. Il y a bien des facettes, parfois contradictoires ou divergentes, dans cette « vision » de l'espace. On a affaire, cependant, à un tout relativement cohérent. Les fondements en sont divers : d'abord, certaines attitudes primordiales de l'esprit humain, devant la nécessité d'appriivoiser, de désamorcer l'espace, en reculant et si possible en bornant l'au-delà toujours inquiétant ; puis, au moins dans certains pays, la contamination par le système de pensée liée à la pratique de l'État occidental ; enfin, toutes les inflexions qui procèdent d'un désir individuel de pouvoir, à l'aide des moyens propres à la discipline, et dont la rationalité camouflée contribue à « idéologiser » la pensée.

Une chose est sûre, c'est que l'espace, dans le ou les sens que la géographie donne à ce mot, a été considéré comme allant de soi, et le demeure encore souvent. Faute d'avoir pris conscience du fait qu'il n'en allait pas ainsi pour tout le monde, et qu'il existait d'autres façons légitimes de se le représenter, les géographes ont été souvent eux-mêmes incompris, ou taxés d'impérialisme. Il est vrai que les choses ont commencé à changer. Le travail réalisé pour formaliser l'espace en termes de centralité et de réseaux est un premier assouplissement. De même « les » récentes géographies de la diffusion et de « l'espace vécu ». D'une certaine manière, ces nouvelles « approches » s'enracinent dans la vision commune et ancestrale de l'espace, acquise de proche en proche et pour son propre compte, par chaque individu, sur le mode centrifuge. Mais elles constituent aussi un mouvement de l'esprit à la rencontre des conceptions beaucoup plus abstraites que se font de l'espace les sociologues et les économistes. Bien des ambiguïtés, des malentendus subsistent du côté de ces sciences. Leurs implications ne sont pas seulement intellectuelles, mais aussi affectives, et s'expriment facilement en termes de conflits de volonté et de pouvoir. Est-ce que ce ne sont pas là, précisément, les signes d'un choc d'idéologies ? Quoiqu'il en soit, il ne s'agit aucunement d'utiliser ce terme pour dénier à la géographie le droit d'être elle-même ; autrement dit, de situer les objets, immédiatement et au second degré, dans un espace doué de « longueur, largeur et profondeur », c'est-à-dire, en fait d'une continuité géométrique et d'une contiguïté de proche en proche pour les objets qui s'y trouvent. On lui demande seulement de se voir et de s'accepter telle qu'elle est, et du même coup de renoncer au monopole de l'espace : le mot et la chose.

NOTES

¹ Depuis les Grecs jusqu'à Newton et Leibnitz, une longue liste de mathématiciens et de philosophes se sont efforcés de penser l'espace, en le dégagant de ses contingences locales et individuelles. Mais cet effort d'abstraction est émaillé de controverses. La plus célèbre a opposé Descartes à Henry More. Au « mode de géométrie réifiée » du premier, où l'étendue s'identifie à la matière, More opposait un espace en soi, infini et éternel, « présupposition nécessaire pour que nous puissions penser à l'existence ou à la non-existence de quelque sorte que ce soit » (Koyré, 1973, p. 185). Pour More, la matière occupe l'espace et s'y déplace, sans l'affecter par sa présence ou son absence, et « c'est pourquoi la matière est impensable sans l'espace, tandis que, contrairement à ce qu'en dit Descartes, l'espace sans matière est une idée non seulement acceptable, mais même nécessaire pour notre esprit » (*ibid.*, p. 160). Newton devait reprendre à son compte la conception de More, et distinguer un espace « relatif », celui du sens commun, inclus dans un espace « absolu », véritable et mathématique : le premier sensible, le second intelligible. Avec son aspect consubstantiel aux choses, indéfini sans être infini (prérogative de Dieu), on peut dire que Descartes renvoie à l'Arche de Noé, flottant sur des eaux sans limites. L'autre représentation de l'espace ferait plutôt penser à la Genèse, où un contenant premier accueille les éléments successifs de la création. Chacun des deux modèles conforte, à sa manière, la pratique des géographes. Descartes incite à s'appuyer sur la « rugosité » de l'espace, avant de généraliser par comparaison ou de proche en proche. Mais le soin qu'il met à opposer esprit et extension, et éviter que les entités spirituelles (Dieu, les anges, les âmes) viennent contaminer l'espace, peut être vu comme une fermeture. En ce sens, il mérite d'être reconnu comme un des « pères » d'une idéologie largement sous-jacente à la discipline. More et Newton ouvrent à la Géographie des perspectives plus riches. Leur espace de référence contient des corps mutuellement interpénétrables, mais il accueille aussi les esprits « qui peuvent avoir une seule et même localisation et se "pénétrer" les uns les autres » (*ibid.*, p. 141). Une autre approche géographique devient alors possible, à condition d'admettre "qu'esprits" puisse aussi désigner les forces, plus ou moins diffuses et superposables, qui organisent la nature, la société et l'économie.»

² Ce thème a été plusieurs fois évoqué dans la revue *Hérodote*, et repris récemment dans l'ouvrage d'un juriste : « La domestication par le pouvoir politique de la géographie semble donc bien être un élément important de la construction de l'État... Les rapports entre géographie et politique sont... étroits, inévitables, révélateurs de la dimension réelle et du contenu socio-politique des problèmes de frontière et de territoire » (Alliès, 1980, p. 58-59). Il conviendrait sans doute de nuancer ces affirmations, mais, telles quelles, généralisation mise à part, elles mettent le doigt sur un point sensible.

SOURCES CITÉES

- ALLIÈS, Paul (1980) *L'invention du territoire*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 188 p.
- BELLENGER, Yvonne (1977) Les paysages de la création dans « La semaine » de du Bartas. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 29 : 7-23.
- BOUDON, Philippe (1978) *Richelieu, ville nouvelle. Essai d'architecturologie ?* Paris, Dunod, 186 p.
- CHATELAIN, D. et JARREAU, Ph. (s.d.) *Les idéologies du territoire et l'évolution de la formation sociale française : critique du discours institutionnel et contre-discours*. Université de Paris VIII-Vincennes, thèse de doctorat en sociologie, 601 p.
- CHAVY, Paul (1977) Baroque miltonien et paysages de Chateaubriand. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 29 : 65-79.
- DESCARTES, René (1964) *Les principes de philosophie*. Paris, J. Vrin, 360 p.
- DURAND, Gilbert (1970) *Le décor mythique de la Chartreuse de Parme. Les structures figuratives du roman stendhalien*. Paris, José Corti, 251 p.
- ELIADE, Mircea (1978) *Occultisme, sorcellerie et modes culturelles*. Paris, Gallimard, 192 p.
- JULLIARD, Étienne (1968) *L'Europe rhénane*. Paris, Armand Colin, 293 p.
- KOYRÉ, Alexandre (1973) *Du monde clos à l'univers infini*. Paris, Gallimard, 349 p.
- MARCELLIN, R. (1978) *L'importune vérité*. Paris, Plon, 299 p.
- PINCHEMEL, Ph. (1978) Géo-humeur. *L'Espace géographique*, VII (4).
- PIVETEAU, Jean-Luc (1976) *L'espace vécu chez le peuple hébreu (à l'époque du retour de l'exil. VI^e siècle avant J.C.)*. Communication présentée au colloque de Rouen sur l'« Espace vécu », 9 p.
- VIRILIO, Paul (1976) *L'insécurité du territoire*. Paris, Stock, 284 p.